

est nécessaire de se garder des femmes, à moins qu'on ne soit sûr de les dominer. » L'auteur, Sébastien Voirol, est un tendre et un délicat. Je me demande comment il fit pour condenser la philosophie en question, à la fois amère comme l'absinthe et cependant calculée froidement comme une jonglerie destinée à amuser un peu les yeux en larmes.

Dans les griffes de la civilisation, par Armen Ohanian. Histoire d'une petite danseuse presque aussi nue que l'âme d'une petite sainte. Elle est venue, elle a vu et n'a pas vaincu, parce que les oiseaux de paradis ne sont pas faits pour les chats de gouttière de nos toits occidentaux. Trop de rêves, trop de grandes illusions, et devant la décevante réalité il ne reste plus que la prostitution ou la fuite. Il faut être un animal, oui, mais pas doué d'ailes, pour pouvoir vivre chez nous. Comment saurait-on d'avance qu'ici on déteste l'art parce qu'on aime uniquement l'or ?

Les Amours de Raspoutine, par Charles Pettit. Très curieux feuilleton où l'on trouve la saveur de la belle mentalité slave et l'odeur entêtante des charniers. En réalité c'est bien édulcoré.

Chine, Japon, Stamboul, par Yvonne Vernon. Livre de luxe très bellement édité par la maison Tolmer et qui met dans un cadre digne d'elles les proses pleines de lumière de cette jeune voyageuse trop tôt enlevée à la littérature. Elle savait voir et sentir. Ses paysages sont si vivants qu'on croit soi-même en faire partie.

Ceux dont on parle. Alfred Machard et Francis Carco peints par eux-mêmes. Ah ! les bons petits garçons et comme ils savent parler avec leur cœur... En exagérant, bien entendu, alors qu'ils ne doivent rien qu'à leur talent.

RACHILDE.

THÉÂTRE

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Les Mariés de la Tour Eiffel*, farce en un acte de Jean Cocteau, musique des Six. — THÉÂTRE DE PARIS : *Ça va*, revue en deux actes de MM. Rip et Gignoux. — COMÉDIE FRANÇAISE : *Un ennemi du Peuple*. — ODÉON : *Le Sursaut*, pièce en trois actes de M. Albert Jean ; *La Pie Borgne*, farce en un acte de M. René Benjamin. — CIGALE : *La Galante Épreuve* opérette en 3 actes de MM. Dollfus et R. Catenoy.

Le jeune Jean Cocbin, fils d'un père qui a des écus, nous

fit, l'autre soir, une petite blague qu'il fut seul à trouver plaisante... Petite blague, c'est façon de parler. Cela se passait dans le plus beau Théâtre de Paris ; et cela dura plus d'une heure. Un public savamment cuisiné fit à cette niche l'honneur de la siffler. On avait, en effet, pris soin de nous proposer cela comme le dernier mot de la loufoquerie provoquante. D'onéreuses publicités firent ensuite état des huées et des coups de sifflet. L'auteur lui-même, après avoir bravé, à la fin du spectacle, la fureur d'une salle qui, le conspuant, comblait ses vœux les plus chers, écrivit, deux jours plus tard, dans *Comœdia*, un article pour le prix duquel le directeur aurait dû lui tirer les oreilles.

En vérité, peuple, on te trompe ! Le jeune Cochin et ses complices sont des fraudeurs. Ils nous ont volé, non sur la quantité, mais sur la qualité du scandale. Leur comédie-vaudeville-ballet-sottie-anecdote-parade n'est rien moins qu'une mystification d'avant-garde. C'est, au contraire, la parodie d'ouvrages qui ne font plus rire personne. Ces « mariés-là » appartiennent évidemment à la noce du *Chapeau de Paille d'Italie*. Mais les aventures de Fadinard, de Vézinet, de Tardiveau valaient, du moins, par l'entrain bourgeois du père Labiche ; on avalait ça comme un bordeaux de petit cru. Hélas ! les damoiseaux des Champs-Élysées boivent de l'eau de Vichy, et ils nous en osent offrir. Et moi, bâillant, l'autre soir, je pensais au couplet du *Chapeau de Paille* :

Quelle noce charmante ! Ah ! oui, c'était divin,
Mais les plus doux plaisirs doivent avoir leur fin.
Allons tous nous coucher !...

Bon conseil ! Si les pavillons (côté cour et côté jardin) du phonographe, par où s'exhalait le génie de M. Cochin, avaient, tout à coup, proféré ce couplet-là, gageons que la moitié de la salle, au moins, eût gagné la porte. En somme, on nous avait promis, fort tapageusement, une espèce de bouffonnerie, monstrueuse et désespérée. Nous n'avons eu qu'une charge de rapins sans verve, sans ingéniosité, sans esprit. Je parle du poète et de ses complices, les musiciens.

Cependant eux et M. Jean Cochin furent servis par des collaborateurs de choix. Quatre-vingts instrumentistes, un chef d'orchestre réputé, les danseurs de la cour de Suède, le plateau des Champs-Élysées. Avec cela un décor, des costumes, des masques

très divertissants ; et tout Paris en habit noir, dans la salle. Il leur suffisait d'avoir, à défaut d'esprit, un peu de gaité. Mais M. Jean Cocteau n'a que des sous, et son groupe lui ressemble en tous points, de sorte que ces jeunes calicoctaux méditant à grands frais de très vieilles blagues, qui ne furent, au surplus, jamais bien récréatives, nous montrent ce que l'on peut attendre de notre jeune bourgeoisie, quand elle se mêle de débaucher les muses.

Le fâcheux, en tout cela, c'est que les journalistes se laissent toujours prendre à ce très vieux tour, et qu'ils répandent, en dépit qu'ils en aient, les noms de ces fils à papa qui n'en demandent pas davantage et n'en espéraient pas tant. Ces mots que j'écris, je les prononçais, l'autre soir, dans le foyer du théâtre des Champs-Élysées, durant l'entr'acte. Quelqu'un me reprocha de porter un débat purement littéraire sur le plan des questions sociales. Il n'en est rien ; ou, du moins, ce sont ces messieurs qui ont commencé. Certes, la fortune, pas plus que la pauvreté, n'est un vice. Ce qui est méprisable, c'est le mauvais emploi qu'un riche fait de son argent. Si l'on songe à la douloureuse condition où sont, en ce moment, réduits des centaines d'écrivains, de peintres et de musiciens, probes, laborieux et hardis ; si l'on pense que, pour les artistes dont les pères ne possèdent pas de coffres-forts, il n'est plus aujourd'hui ni brasseries nocturnes, ni phalanstères, ni pension Laveur ; si l'on songe que Mallarmé, Chabrier ou Cézanne ne pourraient même plus vivre d'expédients, on ne peut s'empêcher de dire que le septuor des petits millionnaires choisit bien mal l'heure de ses sottes plaisanteries. Cette fortune, qu'ils mettent au service de leur publicité, les plaçait justement dans la condition privilégiée de ceux pour qui le problème du pain quotidien ne se pose jamais. Ils pouvaient donner l'exemple du désintéressement sans endurer les misères du sacrifice. Au lieu de cela, ils avilissent une profession où ils se sont introduits comme des parvenus dans un cercle, en graissant des pattes et en nourrissant des parasites. Ils le prendront comme il leur plaira.

§

Les gentilshommes du poète Henri Bataille et les poètes du gentilhomme Francis de Croisset ont déçu M. Volterra. On dit qu'au surplus ils lui ont coûté fort cher. Le voilà dégoûté de la haute littérature et des faiseurs d'embarras. Le voilà surtout désireux

de remplir son théâtre. Il a pris le bon moyen : jouer une revue. M. Volterra fait bien ce qu'il fait. Il s'est donc adressé aux revuistes les plus à la mode et qui, chose surprenante, méritent en tous points leur popularité. MM. Rip et Gignoux n'affichent d'autre prétention que de gagner leur vie en amusant leurs contemporains. Mais il y a plus de talent, de savoir, de conscience et d'originalité dans le moindre tableau de leur moindre revue que dans toute l'œuvre passée et future de M. Jean Cocteau. Il y a dans *Ça va*, que joue le théâtre de Paris, une scène impitoyable concernant la tapageuse et incommode M^{lle} Sorel, et cette satire enchante par sa franchise aristophanesque. Cela est vrai d'une autre scène, qui nous montre Marianne dont la cinquantaine penche aux dévotions. On s'est également beaucoup diverti d'une invention (attribuée à M. Gignoux) qui nous montre un changeant décor des saisons, amusant et comme une pochade de Marquet, et que les figurants transforment eux-mêmes, au moyen de bergeries d'enfants, d'arbrisseaux en papier et de soleils en carton. J'avais pour voisin, le soir de la générale, un monsieur fort grognon : « C'est tout ça ? c'est tout ça ? » répétait-il. Ma foi oui ! Et si peu que ce fût, c'est plus encore que l'œuvre entier de ce spectateur morose, qui vend, paraît-il, des tragédies de première classe, avec panaches, musique et omnibus à la porte du cimetière.

§

Le 23 juin, M. Albert Jean fit savoir aux habitants de Paris qu'il allait le lendemain publier un livre et jouer une pièce. Rachilde dira, s'il lui plaît, ce qu'elle en pense. Pour moi, je trouve la comédie assez médiocre. On y voit de petits bourgeois agir au rebours de leur ordinaire, c'est-à-dire avec turbulence et fantaisie. Ils ne font et ne disent jamais ce que l'on attend d'eux ; ils ont des écarts de caractère qui provoquent des changements de situation et ce que l'on entend n'est jamais déduction de ce qui précède. La pièce est intitulée le *Sursaut*. Il eût fallu le pluriel et encore ce pluriel se fût-il principalement appliqué aux spectateurs. Je conviens, du reste, que l'auteur ne manque point de verve ; il écrit une langue toujours agréable, et même savoureuse. Le *Sursaut* fut joué mollement et, par certains, avec une insupportable platitude. Il faut toutefois excepter M. Clément, qui réussit à merveille une figure de mari, blanchi dans les travaux de la plus humble servitude. Voilà un bon acteur.

L'Odéon jouait ensuite la **Pie Borgne**, de M. René Benjamin. C'est une farce. Je la trouve tordante et un peu cruelle, en d'autres termes : très bonne. Cette *Pie borgne* est un bout de femme, dont les bavardages écervèlent mari, père, frère et voisins. Elle parle, parle, parle ; elle babille, bavarde, jase, jacasse, jabote ; elle embrouille tout, choses et gens ; elle promène son caquet de la cave au grenier et rien ne peut la faire taire. Un jour, elle se fourre dans l'esprit qu'un brave homme de pêcheur à la ligne lui fait une déclaration. Elle le fait entendre à son mari ; le mari appelle le père, le père appelle le fils. Alors la bavarde se tait. Rien à faire pour en tirer un seul mot. On veut qu'elle s'explique, rien. Ah ! la sacrée mule ! Finalement les trois hommes se prennent au collet, et le rideau tombe sans que la *Pie Borgne* ait rouvert le bec. Il y a dans cet acte une force comique qui a soulevé la salle. Ce serait, en son genre, un chef-d'œuvre, s'il n'y manquait un peu de trait. Je crois que M. René Benjamin n'avait, jusques aujourd'hui, rien écrit pour le théâtre, et l'on s'en étonnait avec raison. Nous voilà contents. *La Pie borgne* est jouée comme il faut, par des comédiens qu'on ne saurait trop louer de leur entrain : c'est qu'à l'Odéon on ne doit pas avoir envie de rire tous les jours ! M. Maxime Lery et M^{lle} Denise Hébert furent les meilleurs. L'auteur, acclamé, ne parut point en scène. C'est une leçon pour d'autres, qui accourent, comme des toutous, au premier appel.

A la Potinière, on a joué une comédie de M. Léo Marchés : **Une petite femme dans le train**. M. Marchés sait bâtir et « filer », c'est un bon élève de Scribe, et, peut-être le dernier... Quel dommage — pour lui — que Sarcey ait rendu l'âme !

La nécessité ne se faisait point sentir de jouer **Un Ennemi du Peuple** à la Comédie-Française. Que les gens de la rue de Richelieu, toujours bien informés, découvrent Ibsen quinze ans après sa mort — et sa consécration par le petit Larousse illustré ! — cela ne nous doit point surprendre. Nous savons du reste qu'ils ne redoutent aucun ridicule. En tout cas, la gloire du Norvégien se fût bien passée de cet inutile et tardif hommage. Ces messieurs et dames feraient mieux d'inscrire à leur répertoire maint ouvrage français injustement oublié. C'est à cela que pourrait servir la Comédie-Française, et non point à chausser les pantoufles de M. Lugné-Poe. Il paraît que l'*Ennemi du Peuple* plaît

beaucoup à M. de Féraudy. Cela se peut. Mais cet acteur a moins de talent que de goût ; il joue le rôle de Stockmann avec une lenteur pleine d'intentions et de sous-entendus qui sentent d'une lieue le professeur et même, par instants, l'acteur de société.

Les journaux racontent que nos tragédiens joueront, le 10 juillet, une *Circe* de M. Alfred Poizat. Voilà une occasion de rire que je vais manquer.

A la Cigale, on joue une aimable opérette de MM. Dolfus et Roland Catenoy, que ses intimes appellent Roland tout court, et quelquefois Dorgelés.

MEMENTO. — Les représentations du théâtre antique d'Orange commenceront le 30 juillet par *Cinna*. Le 31, on jouera les *Phéniciennes*, d'Euripide et, le 1^{er} août, *Guillaume d'Orange* de Lionel des Rieux. L'orchestre Colonne, conduit par M. Vincent d'Indy, exécutera, durant les représentations, des fragments de Séverac, Magnard, Bizet, Berlioz, etc.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

Alphonse Aulard : *Etudes et Leçons sur la Révolution Française*. Huitième série, Alcan. — P. de Pardiellan : *Nos Ancêtres sur le Rhin*. Episodes de la Révolution et du Premier Empire, Flammarion. — Ed. de Marcère : *La Prusse et la Rive gauche du Rhin*. Le traité de Bâle. 1794-1795, Alcan. — Jean Variot : *Légendes et Traditions orales d'Alsace*. I. Strasbourg, Georges Crès, et Cie. — Daniel Halévy : *Le Courrier de M. Thiers*, Payot. — Memento.

Nous trouvons dans cette nouvelle série d'**Etudes et Leçons sur la Révolution Française**, publiée récemment par M. Aulard, des pages sur « la Société des Nations et la Révolution Française ». Il fallait s'y attendre ! M. Aulard commence par noter les aspects, au cours des âges, de ce que d'autres que lui appellent un rêve. Rêve : car un commencement de réalisation pratique jamais ne put s'apercevoir. Les amphictyonies grecques, la Paix Romaine, la Chrétienté furent des faits sociaux et politiques qui, — les deux derniers notamment, — dans leur origine, leur essence et leur développement, n'ont rien de commun avec les plans abstraits et à-prioristes d'une Société des Nations. La Cité de Jupiter des Stoïciens est uniquement un état d'esprit et une éthique. L'utopie proprement dite ne commence guère à paraître qu'après la Réforme. Utopie, la République chrétienne de Leib-